

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

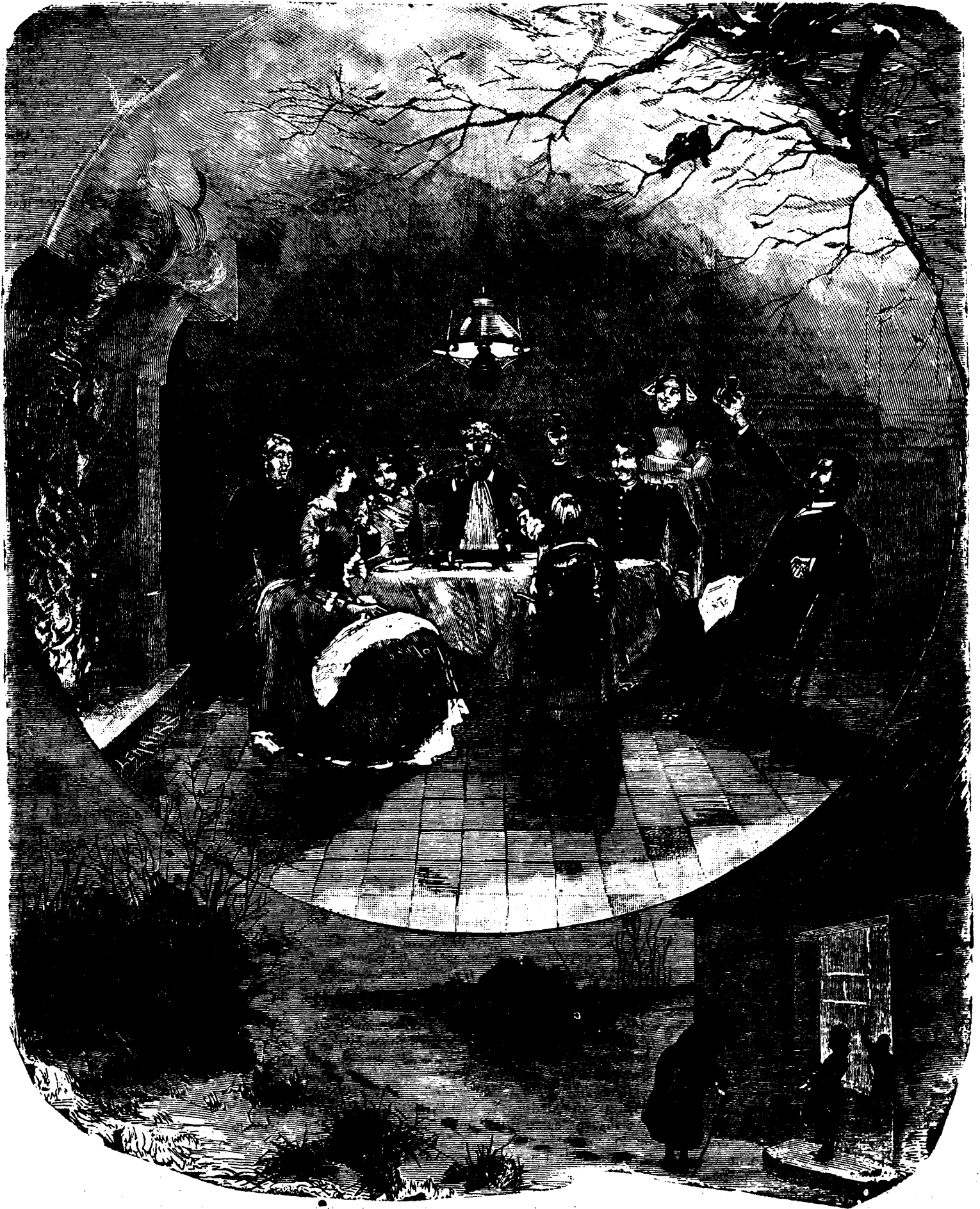
Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

5<sup>ÈME</sup> ANNÉE, N<sup>º</sup> 244 — SAMEDI, 5 JANVIER 1889

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



LES ROIS EN FAMILLE. — "LE ROI BOIT!"

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 5 JANVIER 1889

## SOMMAIRE

**TEXTES :** Chronique : Le gâteau des Rois, par Fulbert Dumontell.—Fantaisie, par L. Gougeon.—Les cloches, par Gaston P. Labat.—Nos sympathies, par Irène.—Musique.—Poésie : Sonnet, par Jean Frémy.—Tout en causant, par J. A. Massicotta.—Sur la plage, par Pierre Jos.—Éty mologie, par Hector Servalec.—Usages et coutumes, par Ann Seph.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Guet-Apens (suite.)

**GRAVURES :** Les Rois en famille : Le roi boit !—Lettre à une absente (avec encadrement).—Musique : L'alouette.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	.	.	.	.	\$50
2 <sup>me</sup> "	.	.	.	.	25
3 <sup>me</sup> "	.	.	.	.	15
4 <sup>me</sup> "	.	.	.	.	10
5 <sup>me</sup> "	.	.	.	.	5
6 <sup>me</sup> "	.	.	.	.	4
7 <sup>me</sup> "	.	.	.	.	3
8 <sup>me</sup> "	.	.	.	.	2
88 Primes, à \$1	.	.	.	.	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## CINQUANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cinquante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Décembre), aura lieu SAMEDI, le 5 JANVIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## JOUR DE L'AN

A l'occasion du nouvel an, LE MONDE ILLUSTRÉ offre à ses nombreux lecteurs l'expression de ses meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité.



## LE GATEAU DES ROIS

Te souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

Tu avais douze ans, ma chère cousine, et j'en avais treize. Nous étions venus, chacun de notre côté, tirer les Rois chez tante Rose, l'aimable vieille à la tête branlante, ridée comme une pomme reinette.

N'est-ce pas, Gatiennne, que tante Rose était un cordon-bleu sans rival ? Te rappelles-tu ses pâtés fameux et ses daubes savoureuses, tout noirs de truffes odorantes, et ses merveilleuses dorées qui s'allongeaient en spirales capricieuses comme les cornes d'un bélier chinois ou qui ressemblaient dans leur large plat d'étain à d'énormes scarabées ?

Comme il y avait beaucoup d'invités à ce jour de fête, nos coudes et nos couverts se touchaient, et nos cœurs étaient si voisins qu'ils semblaient battre ensemble.

T'en souviens-tu, Gatiennne, t'en souviens-tu ?

Tu portais une belle robe à fleurs bleues, des manches bouffantes et une croix d'argent. J'avais chaussé mes premières bottes, et je cachais des cigarettes dans la coiffe de mon bérêt maron.

Au dessert, tante Rose, grave et solennelle, apporte sur la nappe blanche le Gâteau des Rois, et un cri d'admiration part aussitôt de toutes les bouches pleines.

C'était un massépain superbe, une imposante citadelle artistement vernie au jaune d'œuf, embellissant la fleur d'orange.

Le couronnement du gâteau surtout était d'une magnificence prodigieuse. Cette architecture culinaire représentait tout bonnement l'étable de Bethléem.

Les trois mages étaient en sucre ainsi que la Vierge et l'Enfant Jésus, ainsi que l'âne et le bœuf, ainsi que la crèche divine et l'étoile d'Orient qui se balançait, pastille blanche, au bout d'un fil d'or.

Te souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

\* \* \*

Tante Rose distribue les parts et je grille d'avoir la fève pour faire de toi ma reine, chère cousine. Mais c'est mon père qui devient roi et tante Rose partage sa couronne de gala.

Du gâteau, il ne reste bientôt plus qu'un débris majestueux, qu'un pan de muraille jaune comme l'or et parfumé comme la rose. Je me trompe : il reste le couronnement de l'édifice, l'étable tout entière avec la crèche divine et les trois Mages agenouillés.

C'est surtout cette sucrerie biblique qui excite nos convoitises, car tu étais gourmande comme une pie, ma chère Gatiennne, et je mangeais comme un laboureur.

Déception cruelle ! Tante Rose enleva le gâteau et, le plaçant devant le vieux buffet de chêne :

— Ça, dit-elle, c'est la part de monsieur le curé que la goutte retient dans son fauteuil.

Comment ! ces beaux mages en chocolat, cette crèche en sucre, cette étable qui embaume la vanille, tout cela pour M. l'abbé Fredouille, un homme de six pieds aussi gros que grand ! C'était trop injuste. Nos regards se rencontrèrent indignés déçus, et la rage emplit mon jeune cœur en voyant une larme couler de tes beaux yeux sur ta joue vermeille.

Te souviens-tu, ma pauvre Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

\* \* \*

A chaque extrémité du long corridor, une chambrette nous attendait. On nous envoya dormir juste au moment où commençaient les jeux et les chansons. Nous nous séparâmes bien tristes, ma chère cousine, en jetant un regard douloureux sur le buffet de chêne où les Mages adoraient Jésus.

Mais voici qu'au milieu de la nuit je me réveille en sursaut, croyant voir l'étoile miraculeuse qui se balance ironiquement au bout de son fil doré.

Tout doucement je m'habille et je descends dans la salle à manger. Voici le buffet, je l'ouvre, une main arrête mon bras.

— Que fais-tu là, dis ?

— Rien, Gatiennne ; je venais voir.

Tu souris et tu me passes les deux cornes du bœuf. J'en prends une, tu croques l'autre. C'est ensuite le tour des oreilles de l'âne, et j'avoue qu'elles étaient exquisées.

— Attaquons les Mages ! dis-je bravement.

Je t'offre Melchior avec sa barbe blanche et son turban vert, tandis que je suce Hyrean comme un simple sucre d'orge.

Reste le troisième Mage, Joël, un peu dur, un peu sec mais admirablement praliné. Nous le cassons en deux ; il a disparu avec son manteau de pourpre et son bonnet pointu. J'ai appris plus tard que c'était un Persé. Excellents, les Perses !

\* \* \*

Pourquoi se gêner avec saint Joseph ? Il a l'air si bon ! Croquons saint Joseph. Voilà qui est fait. Il embrumait le citron.

Quant à la Vierge, elle est si blanche, si douce,

si résignée qu'elle nous semble irrésistible. Deux, trois, quatre coups de dents, et elle disparaît.

Que saurait faire l'Enfant Jésus sans sa mère ? Faut-il le laisser là abandonné sur la paille ? Qui donc aura soin de lui ? Ne serait-il pas cent fois mieux avec ses parents ? Délicieux, l'Enfant Jésus.

Il n'y a plus que la crèche. Mais, qu'est-ce qu'une crèche sans Dieu ? Ce fut toi, Gatiennne, qui croqua le râtelier et moi qui dévorai l'étable.

Pauvre abbé Fredouille !

Plus rien à se mettre sous la dent. Toute l'adoration y avait passé. Nous gagnâmes nos chambrettes à pas de loup pour nous endormir du sommeil du juste.

\* \* \*

Le lendemain, grand émoi dans la maison. Tante Rose, ne pouvant expliquer le départ des trois Mages et la disparition de l'étable, s'en alla trouver l'abbé Fredouille en criant au miracle.

Le miracle n'était pas là, mais ailleurs, assurément. En nous retirant d'un pas léger, ma petite cousine glissa sur une marche. Je la reçus dans mes bras et, sur ses lèvres qui sentaient la vanille, je déposai, tout troublé, mon premier baiser d'amour.

Te souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

FULBERT-DUMONTEIL.

## FANTAISIE

L'ANGLAIS, qui habite une île, peut y chercher ses misères. Aussi, il en profite tout naturellement. Car quel Anglais n'utilise pas ses avantages ?

Il sort cependant de son île. Le climat y est désagréable, et il aime à se mettre en villégiature sur le continent, en France ou en Italie. Comme ce sont les riches qui peuvent le faire, on ne voit que ceux-là ; les pauvres restent chez eux ou émigrent aux colonies.

Ce sont des lords, des princes, les premiers personnages qui voyagent ordinairement en Europe, entourés de tout le prestige que donnent l'or et l'argent. L'Anglais paraît ainsi mieux au dehors qu'il n'est en réalité dans son île. Le côté brillant seul de la médaille luit aux regards, et on n'aperçoit pas le vert de gris du revers, l'autre côté de la Manche.

Le touriste anglais qui voit, comme de raison, du pauvre monde, des gens qui travaillent, qui gagnent péniblement leur vie, pense avoir droit de mépriser les peuples chez lesquels il passe. "Les Anglais ne sont pas comme cela ; ils sont tous gentlemen," semble-il dire. Il prend un air plein de morgue, et de là ce dicton : les Anglais sont hautains envers les étrangers.

Traversant le continent comme des rayons d'or, ils veulent faire croire que l'Angleterre est un soleil.

Ne les écoutons pas ; mais considérons un peu ce qu'est le peuple anglais.

Possédant une grande partie du globe terrestre, étendant au loin son commerce, alimentant aisément ses nombreuses manufactures, il se trouve à être le peuple le plus pauvre de l'Europe ; ayant une forme de gouvernement libre, "la célèbre constitution britannique," il est vraiment esclave, attaché à la glèbe et tout tremblant sous la menace du glaive autoritaire.

Il se proclame vertueux quand il n'est souvent, dans ses hautes sphères, qu'un sépulcre blanchi ; civilisateur quand, dans ses basses classes, il est aux trois quarts barbare ; humanitaire, quand il opprime odieusement l'Irlande, déracine toute une nation, la nation acadienne, du sol de la patrie, et déclare la guerre à la Chine pour la contraindre d'acheter l'opium qui l'avilit ; généreux quand, par exemple, en Canada, il pend les patriotes qui lui ont arraché nos libertés.

"Ile fortunée par-dessus toutes les terres !" s'écrient ses poètes. Et on fuit tant qu'on peut, le riche, ses brouillards et sa fumée, et le pauvre la vie misérable qu'il y mène : de là le secret pour l'Angleterre d'étendre sans fin ses colonies et d'en faire presque l'unique objet de sa politique.

“Pays de gloire sans pareil !” nous chantent-ils, lorsque avec les armes perfectionnées, des fusils et des canons, leurs soldats ne se battent que contre des hordes sauvages, n'ayant habituellement à opposer aux boulets et aux bombes que la flèche et la lance primitives. Dans les colonies, s'ils s'attaquent aux Français, une poignée d'hommes les écrase. Sur le continent ils ne se hasardent pas trop, si ce n'est une fois unis à la France contre la Russie, et d'autres fois à toute l'Europe contre la France. En nous reportant au Moyen Age, c'était avec des Français qu'ils osaient aborder les Français, et s'ils l'emportaient quelques fois, grâce aux barons de France passés de leur côté, ils disaient : “O vaillante Angleterre, comme les Français fuient devant toi !”

“Peuple dominateur !” orientent-ils sur les toits. Mais où est sa prépondérance en Europe ? Depuis Guillaume le-Conquérant, quel souverain anglais est monté sur le trône ? On ne voit que Français, Écossais, Hollandais, régner en Angleterre. Pour avoir l'Écosse, elle subit le joug d'un roi écossais, et l'héritier présomptif de la couronne est obligé de prendre le titre de prince de Galles pour s'attaquer les Gallois.

“Peuple supérieur !” disent-ils encore lorsque leurs hommes les plus célèbres, en majeure partie, ont une origine française. Le grand père de Milton, par exemple, vint directement de France. Les Percy, les Talbot, tant d'autres héros que Shakespeare a mis dans ses drames, portent des noms tout français. Et Shakespeare lui-même, qui était-il ? On ignore son véritable nom. Il semble que les Anglais se soient hâtés de le couvrir d'un voile. Mais la vivacité de son caractère, diamétralement opposé à l'apathie et à la lenteur saxonne, trahit une nature française, avec la variante d'une acclimatation en Angleterre pour ce qu'elle a d'étrange et de singulier.

Qu'une goutte de sang anglais coule dans les veines d'un illustre personnage, les Anglais ne manquent pas de la découvrir, et de le réclamer comme un des leurs. Et ouvrant largement leurs bras aux étrangers de talent qui vivent chez eux, ils s'efforcent de les naturaliser par des titres, des places lucratives, et ensuite ils les proclament avec tant d'aplomb citoyens anglais pur sang que personne n'ose répliquer.

L'Angleterre ressemble ainsi pas mal au geai paré des plumes du paon.

Néanmoins, elle passe toujours pour très glorieuse, très vertueuse, très généreuse, très humble, riche, belle et libre.

D'où vient cela ? C'est qu'elle est d'une habileté consommée à sauver les apparences.

Qu'importe pour elle qu'il n'y ait que des guenilles dans le coffre, si le couvercle qui les recouvre est d'or. C'est l'extérieur qui doit briller.

Elle a donc soin de mettre aux premiers postes des hommes d'un physique imposant qui soient de beaux types de la nation, et ses militaires, choisis parmi la multitude, s'ils ne peuvent qu'être machine dans la manœuvre doivent avoir une tenue toujours guindée. Il lui semble que ça pourrait contrebalancer l'inimitable désinvolture, la prestance, l'élan du soldat français.

Et elle se garde, dans les illustrations de ses journaux, de rien faire paraître qui puisse la diminuer dans l'estime des autres ; mais elle s'applique à relever ses moindres personnages, en donnant à leurs figures des traits superbes, changeant quelques fois, comme par magie, ses hommes laids en beaux hommes ; car enfin, ces illustrations parcourent l'univers, et il faut que sous tous les rapports on ait une grande idée du peuple anglais, que partout on le proclame le premier peuple du monde.

Aux yeux d'un grand nombre, quand un Anglais fait un mauvais coup, quand sa physionomie annonce mal, c'est un Écossais, un Irlandais, un Allemand, que sais-je ? Mais quand un Irlandais, un Écossais se signalent par quelque noble action, quand ils passent l'un ou l'autre avec une bonne et belle mine, on dit : ce monsieur est Anglais.

Ne connaissant aucune imperfection dans sa nature, ou du moins ne consentant pas à admettre qu'il y en ait, l'Anglais dit hardiment qu'il n'y en a pas : c'est le coup de corne de John Bull. Il se pense parfaitement droit, et il se tient droit, tellement que c'est visiblement forcé,

et on a coutume de dire : c'est guindé. Du moment qu'il veut être naturel, il fait casse-cou ; on rit et il redevient droit raide. Si ce n'est pas de la droiture, c'est de la dextérité.

Car il gagne immensément en faisant ainsi barre de fer, et on se laisse entraîner à beaucoup mesurer à cette fausse règle, puisque l'Angleterre, malgré ses rois français, écossais et autres, est toujours la première. Gloire française, écossaise, irlandaise, tout cela c'est gloire anglaise parce que l'Anglais le dit carrément.

Cette raideur n'est pas l'image de son esprit qui est souple et délié, roué en ruses de toutes sortes, mais de son égoïsme qui centralise à lui avec force et de son cœur qui est inflexible. Par conséquent l'adage français : “Merci à faible, force à superbe,” ne convient pas à l'Anglais qui ne pardonne point à l'ennemi tombé.

Race mercantile, le calcul est son domaine, et elle y va tortueusement comme le serpent. Ce serpent quand il est surpris dans ses perfidies, se tient tout à coup droit, debout sur sa queue. Mais la droiture du serpent n'est pas naturelle, elle est guindée. Cependant, ses couleurs apparentes charment. On va à lui, sans crainte du venin mensonger. Et le dragon absorbe, et il absorbe sans cesse.

Sachant très bien réfléchir sur ses écailles de beaux rayons de gloire étrangère, il les fait passer comme sortant de lui. Et on lui présente l'encens.

Tellement l'apparence emporte le jugement. N'est-on pas enclin à croire que le soleil tourne, parce qu'il paraît tourner ? Que de science il a fallu pour penser le contraire ! Et n'est-il pas populaire encore de dire qu'il tourne ? L'apparence entraîne, et c'est en apparence que consiste principalement le mérite de l'Anglais. Au fond, on le sait. Mais on se contente de dire quand la mauvaise humeur nous domine : l'Anglais est guindé, ou il a un air plein de morgue.

L. Gougenon

## LES CLOCHES

**L**ES vivent et meurent dans le clocher ; tristes, gaies ou muettes, selon le devoir qui leur incombe ; ne se plaignant pas plus que le prêtre, fatigué dans son confessionnal par un dévoté, ou que le soldat, ahuri par la discipline, dans sa guérite. C'est leur devoir.

Cependant, combien de personnes pensent à les fêter. Et qui le mérite plus qu'elles ?... Ne sont-ce pas, elles, ces vigilantes célestes, qui annoncent le réveil de la nature ? Et nous aimons à les entendre, en voyant voltiger les oiseaux dans un rayon de soleil levant, ou bien quand, à son déclin, l'astre du jour nous invite à remercier le Créateur d'une journée de plus à ajouter à notre *doit et avoir*.

Ne sont-ce pas elles qui nous rappellent les jours, les heures et les moments où les humains doivent fermer boutique, pour unir leurs prières au doux commerce et aux fêtes du ciel ?...

Ne sont-ce pas elles qui nous rappellent le bonheur de l'épousée, le premier vagissement de l'enfance, le dernier soupir de nos morts ? Et que faisons nous pour elles, elles qui font tant pour nous ?...

Hélas ! quelquefois nous en faisons des gros sous pour acheter, des canons pour tuer, des statues pour orner. Pourtant, elles méritent mieux que cela, car elles sont éternelles. L'airain ne vibre-t-il pas encore l'année défunte quand l'année nouvelle commence ?... Vous le voyez, ces vigilantes, comme un bon chrétien, sont toujours sur le *qui vive* !...

Ces pensées me sont venues en voyant tomber la neige, cette plume froide du ciel, qui gèle les pauvres en les rendant encore plus malheureux, mais que le son de la cloche réchauffe d'un rayon d'espérance.

O cloches ! vous qui animez nos âmes d'une volupté inconnue sur la terre, soyez aimées, bénies, adorées, respectées, fêtées !

Oui, fêtons les cloches !...

Nous avons bien la fête des fleurs, des arbres et d'autres encore.

Pourquoi n'aurions-nous pas la fête des cloches ?

Que ce jour là on décore le clocher de fleurs, de guirlandes, de drapeaux ; que toutes les cloches des églises carillonnent à la même heure, et leur joyeux carillon touchera sûrement quelques-uns, car j'en sais qui, sans mépriser la voix du représentant de Dieu, se surprennent à prier quand ils entendent le son de la cloche.

A qui cela n'est-il pas arrivé dans le silence de la nuit ou la solitude du bois ?

Fêtons donc les cloches, en l'année 1889 ; et je suis sûr que les prêtres, les orgues, les chantres, les oiseaux et le peuple entier chanteront ce jour là : *Sursum corda*.

GASTON P. LABAT.

Citadelle de Québec, janvier 1889.

## NOS SYMPATHIES

À M<sup>me</sup> JEAN-UBALD TREMBLAY, LACOLLE, P.Q.

**C**OMMENT, ô mère désolée, entreprendre de jeter dans votre âme endolorie, quelques paroles de consolations ?... Comment aborder le sujet qui vous navre le cœur et rallume chaque fois un feu impitoyable ?...

J'avais cru un instant pouvoir répandre doucement le baume qui soulage sur la plaie encore ouverte, puisqu'elle saignera toujours ; mais, oh ! pardonnez-moi la sympathie que j'éprouve pour vous, ô martyre héroïque ! à la vue de votre douleur, au spectacle édifiant de votre angélique résignation, ma plume vacille et se refuse à tracer sur le papier les mots qui voudraient, hélas ! y apparaître... Je tremble, et je dois pourtant vous exprimer les mystères de douceurs que je trouve à penser à votre cher défunt.

Combien de fois, ô mère si tendrement aimée par une famille chérie, votre fils de prédilection, votre Philippe, victime prématurée du typhus redoutable, vous avait dit : “Mère, je t'aime, et pour ton amour je donnerais ma vie !” Eh ! bien, dans les inconcevables angoisses où se trouvait votre cœur d'épouse, n'avez-vous pas quelquefois dit à Dieu : Seigneur, que le père me reste, prenez plutôt un de mes enfants, tous atteints comme lui des fièvres typhoïdes ? Le Tout-Puissant entendit votre prière. “Va, dit-il à la mort inflexible, des agneaux du bercail me chercher ce plus beau...” Et la cruelle messagère qui obéit au Seigneur moissonnait à la fleur de l'âge le beau jeune homme, le frère dignement aimé, le fils respectueux, l'espoir de son vieux père, l'enfant adoré, l'âme chaste et pure que l'ange des Hautes Destinées déposait aux pieds de l'Éternel, où il chante à jamais les grandeurs du Très-Haut, dédaignant maintenant les ris, les plaisirs, les honneurs d'ici-bas...

Sa mort, ô bonne mère, est le cachet de sa vie. Il fut un bon chrétien, un fils respectueux et soumis, et Dieu, dans sa paternelle prévoyance, mit à son chevet un ange de bonté : son ancien directeur de conscience, c'était le flambeau éclairant son entrée ferme et sûre dans la céleste Sion.

Consolez-vous donc dans le Seigneur, séchez vos larmes, ô noble femme, ou qu'elles soient des prières constantes adressées au Souverain Maître. *Fortes esto*, soyez forte. Que le souvenir des nobles vertus du cher défunt adoucisse un peu parmi vous, ô famille affligée, son absence temporaire, et quand le doux printemps viendra charmer la terre, que le gazon fleuri couvrira de verdure cette tombe si chère, à l'ombre du cyprès qui ombrage la dépouille mortelle, vous viendrez tous, enfants d'une même mère, avec votre bon père qu'un même amour unit, déposer à la fois sur ce tertre béni les roses et les soupirs de vos cœurs pieux... et lui vous les rendra un jour dans la patrie céleste.

R. I. P.

IRÈNE

Champ de la Vallée, janvier 1889.

La femme fait naître l'ambition et fait mourir l'ambitieux.

## LETTRE A UNE ABSENTE

Dans son fracas et sa fumée  
Le train t'emporte loin de moi.  
La nuit tombe, je pense à toi.  
Ma bien-aimée.

Tu n'es plus là, mais je te vois,  
Je sens ta main, j'entends ta voix  
Plus câline et plus charmeresse  
Qu'une caresse :

Je songe à tout : à nos adieux,  
Au dernier regard de tes yeux  
Étincelants comme des armes,  
Mais pleins de larmes :

A ce long baiser de la fin  
Où s'attardaient tes lèvres roses,  
Et puis... et puis... que sais-je enfin ?  
A mille choses :

A tout ce qui me rendait fier,  
A tout ce que j'avais hier  
Et dont aujourd'hui rien n'existe...  
Et je suis triste.

Mais toi, que fais-tu dans le coin  
De ce wagon—déjà si loin—  
Pendant que, sans repos ni trêve,  
A toi je rêve ?

Tu comptes le temps, jour par jour,  
Qui te sépare du retour,  
Tu pleures ta joie envolée,  
Pauvre exilée !

Et, rapprochant les jours heureux  
Des jours cruels, tu les compares,  
Et trouves ceux-ci bien nombreux,  
Ceux-là bien rares.

Ou peut-être (oh ! ce serait mal !)  
Tu dors d'un sommeil très normal,  
Que rythme ta paisible haleine...  
Fi ! la vilaine !

Six mois entiers sans revenir !  
Qu'il sera vieux, mon souvenir,  
Quand le tien sera jeune encore,  
Car je t'adore !

Tu ne me crois pas ? Tu souris ?  
Vois la preuve ; à la dérobée,  
Sur la page blanche où j'écris  
Elle est tombée :

Le papier se plisse alentour  
Et derrière une étoile d'écume...  
Devines-tu, mon cher amour ?  
Oh ! moi, je t'aime !

EDOUARD PAILLÉRON.







# L'ALOUETTE

POÉSIE DE G<sup>OS</sup> GOURDON MUSIQUE DE G. FRAGEROLLE

Andantino *Cantant*

Andantino *Legg* (4<sup>o</sup> COUPLET) L'aubépine est en fleur, Avril fait sa tour.

- né e Un su\_a\_vre parfum de fraîche ma\_t\_ - né e Au lever du so\_ leil s'exhale dans l'air pur,

*Ben marcato*

*A pitié* *Rit.*

E. Jes blés d'un vert ten\_dre imprégnés de rosée - e, Vi\_vre fu\_sée, L'alouette soudain s'élance vers la zurl!

*sp* *f* *Rit.* *Suivre*

2<sup>e</sup> COUPLET. *Plus tendre*

Et le port le gosier rempli de mélo\_die. Et se berce en chantant sur ses ailes bar\_dies. Dans le bleu s'agitite, l'Océan pa\_

*Con tasto* *Rit*

reil... Glisse à travers l'é\_ther... Comme une vo\_ile promp\_te, Et monte, monte, Emportant sur son aile un reflet du so\_ leil!

3<sup>e</sup> COUPLET. *Plus tendre*

Trop haut m'as-tu si haut pour chanter, alou\_ette. Est-ce discord divin que la musique est faite? N'est-ce pas le chant sublime que du ciel

*Largamente* *Molto rit*

descend? La poésie est elle au\_ dessus, et le so\_ leil... L'alouette pour chanter sublime est dont il m'ôte vers Dieu?



## SONNET

A Mlle .....

Rêve toujours, enfant, rêve dans le mystère,  
Auréole céleste attachée à ton front,  
Tes intimes pensées ne sont point de la terre,  
Et pour le dire, un jour, les anges parleront.

Le soleil luit pour tous, et son feu salutaire  
Pénètre, sans choisir, aussi doux, aussi prompt,  
Et la haute chenille et la fleur solitaire,  
Donnant couleurs à l'une et sève à chaque tronc.

Mais ton regard brûlant—astre qui se promène  
Au-dessus des flots noirs de la tempête humaine—  
Cherchant un cœur élu dans la foule des cœurs :

Sur quelle tête, enfin, dans sa course folâtre,  
Va-t-il bien se poser ? ... Car chacun t'idolâtre,  
Chacun attend l'écho de tes arrêts vainqueurs !

JEAN FRÉMY.

Montréal, janvier 1889.

## TOUT EN CAUSANT

**D**URANT ma vie, qui, je l'espère, ne se terminera pas de sitôt, mon plus grand plaisir a été de compiler, de collectionner, de bouquiner. Voilà pourquoi, depuis plusieurs années, je bouquine, je collectionne, je compile. C'est mon plaisir, vous ne m'en voudrez pas !

Chacun prend son plaisir où il le trouve et de la manière qu'il l'entend, c'est son affaire, je n'ai rien à y voir. Pour moi, mon plus grand bonheur, c'est de fouiller dans les vieux livres, c'est de réunir tous les volumes que je puis me procurer, de les classer, de les lire et relire, de prendre des notes, des extraits, etc., etc.

Un poète a dit :

Au peu d'esprit, que le bonhomme avait,  
L'esprit d'autrui par compliment servait.  
Il compilait, compilait, compilait.

Or, comme il n'est pas nécessaire d'être "bonhomme" pour avoir peu d'esprit, ces vers me peignent au naturel.

Après ce préambule, si vous avez le courage de poursuivre, poursuivons ensemble.

\*.\*

Je trouve dans un journal canadien-français (*Omnibus* publié en 1860) quelques lignes au sujet de la causerie, qui semblent avoir été écrites en l'année 1888. Permettez que je cite :

"Quoi de plus charmant, de plus agréable, de plus amusant et souvent de plus utile que la causerie ? Il fut un temps où elle était excessivement cultivée dans les salons du Vieux Monde et surtout en France. Des esprits éminemment doués n'avaient ordinairement les frais, mais aujourd'hui, les temps sont changés. Tout le monde a la fièvre de l'agio et de la spéculation, on fait des affaires, on ne cause plus. Les jeunes gens eux-mêmes négligent l'occasion d'orner leur esprit, ils ne causent pas, ils n'aiment pas à causer ; le billard, les parties de cricket ou des tours de montagne, absorbent entièrement leurs instants de loisir, le foyer de famille n'a plus de charme pour eux... ils ne causent plus !

"En revanche, dans notre bonne ville de Montréal, il y a bien des personnes qui causent un peu plus qu'elles ne le devraient. Ces personnes là devraient impitoyablement river leur langue à leur palais plutôt que de causer comme elles le font sur le compte de leur prochain. Esope, ce disgracieux petit nain grec, l'a dit, il y a plusieurs mille ans : "La langue est la meilleure et la pire des choses tout à la fois." Et c'est très vrai."

\*.\*

Lecteur, avez-vous déjà pensé qu'une personne pouvait vivre, s'habiller et faire la charité avec quarante piastres par année ?

Je vous avoue bien humblement que je n'aurais jamais cru la chose possible, si je ne l'avais lu de mes yeux, de mes propres yeux, l'histoire véridique et authentique de Mme veuve L. N.

Montmouth, de Canterbury, New-Hampshire, auteur d'une brochure intitulée : *Living on half a dime a Day*. Franchement, il appartenait au sexe faible, à une femme, de faire ce véritable tour de force, car, soit dit entre nous, je ne crois pas l'homme capable de se contenter de si peu.

Madame Montmouth perdit un jour une petite fortune qui lui permettait de vivre dans une modeste aisance. Il ne lui resta qu'une maisonnette et un morceau de terre, lequel rapportait pour vingt piastres de foin, douze piastres de pâturage et trois piastres de pommes durant les bonnes années !

Avec son tricotage et en faisant des fleurs artificielles, les seuls travaux qu'elle pouvait exécuter, madame Montmouth parvenait à réunir quinze autres piastres. Tous ces revenus formaient un total de cinquante piastres, sur lequel il lui fallait en donner dix pour les taxes.

Avec l'argent qui lui restait, la pauvre femme résolut de vivre sans l'assistance de personne.

Et avec quarante piastres par année, cette femme a vécu. Elle s'est habillée, elle a fait la charité !

Ceci doit naturellement vous étonner, vous qui ne pouvez vivre sans dépenser deux, trois, quatre piastres par jour et même plus. Si j'osais oser, je dirais même que ce cas pourrait donner à réfléchir à plus d'un journaliste, qui pourtant sont gens vivant assez chichement, je vous l'assure.

Cependant, madame Montmouth, ce phénomène d'économie domestique, ne se plaignait pas de son sort et paraissait heureuse.

Détail curieux : durant ses années de *struggle for life* elle paya régulièrement la somme de trois dollars, montant de l'abonnement de son journal. (Voir *Daughters of Genius*, par James Parton).

Actuellement, madame Montmouth, qui vit encore à Canterbury, doit posséder des revenus un peu plus élevés, car des voisins ayant raconté les particularités de son existence, la nouvelle se répandit au loin. Bientôt une foule d'étrangers vinrent visiter la maison de notre héroïne, afin de vérifier l'authenticité des histoires colportées par la rumeur publique. Voyant le nombre des visiteurs augmenter tous les jours, madame Montmouth, en américaine pratique, vit immédiatement là une source de profits pour elle. Des circulaires furent lancées dans toutes les directions et un droit d'admission fut exigé. La dame du lieu expliquait en détail sa manière de vivre au curieux qui la visitait.

Malgré tous les avantages que ce fameux genre de vie doit présenter, ce n'est pas moi qui tenterai l'expérience !

\*.\*

Dans son *Voyage autour de mon Jardin*, Alphonse Karr raconte qu'un certain philosophe prétendait avoir découvert la véritable raison pour laquelle, dans toutes les grandes villes, il y a un hôpital pour les insensés : c'est que, en y enfermant quelques pauvres diables sous le nom de fous, on fait croire aux étrangers que ceux qui sont hors de cet hôpital ne le sont pas !!!

Qu'en dites-vous ?

B. J. Masficotte

## SUR LA PLAGE

I

**L**e soleil baissait à l'horizon ; l'Océan s'étendait immense devant moi ; le bruit seul des vagues blanches d'écume se brisant sur des rochers immuables interrompait le silence mystérieux qui planait sur ces lieux. J'avais cherché la solitude, et je la trouvais douce et belle.

J'aimais à promener mes regards sur cette immense étendue d'eau dont je cherchais vainement à sonder les mystères. Je ne pouvais me déprendre d'une certaine émotion à la vue de cette mer déroulant ses flots azurés. "Le spectacle de la mer, dit Mme de Staël, fait toujours une impression profonde ; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans

cesse elle va se perdre." Diverses pensées venaient tour à tour agiter mon âme : cette solitude, cette immensité me parlaient éloquemment de Dieu, de sa puissance et de sa bonté. Saisi d'un sentiment de respect et d'amour, je fléchis les genoux et fis une courte mais fervente prière.

II

Tout à coup, un point noir toujours de plus en plus grossissant parut à l'horizon. Un sourd grondement se fit entendre ; les flots, agités par un vent violent, devinrent tumultueux et menaçants. Le ciel disparut sous d'épais nuages qui portaient la tempête dans leurs flancs. Le vent augmenta sa fureur ; les vagues montèrent à des hauteurs prodigieuses et semblèrent se confondre avec les nues.

Un spectacle nouveau et terrible se présenta à mes yeux. Je vis dans une barque, ballotté au gré des flots furieux, un jeune homme, debout et levant vers le ciel des mains suppliantes. Le léger esquif parfois disparaissait dans des abîmes profonds, reparaisait pre-qu'aussitôt et montait à des hauteurs vertigineuses. Je frémissais de crainte et d'angoisse. Soudain, sur les épais et noirs nuages qui couvraient le firmament, apparut une croix lumineuse. Le jeune homme, à la vue de ce prodige, tomba à genoux et resta quelque temps dans une sublime extase.

Comme par enchantement, la tempête cessa ses fureurs, les nuages se dispersèrent, le vent tomba, la mer redevint calme, la barque et le navigateur mystérieux disparurent.

III

C'était un rêve !... Après la prière que j'avais faite en ce lieu qui portait tant au réveillement, Dieu m'avait envoyé le sommeil, et, comme pour me montrer que j'avais raison d'avoir confiance en sa bonté, il permit que je fisse ce rêve dont le souvenir restera toujours gravé dans ma mémoire.

J'avais compris : cette mer en furie, c'était le monde avec ses plaisirs et ses amertumes ; ce jeune homme dans une barque légère, l'homme dont la vie est un voyage court et dangereux ; la croix brillante, la religion sublime du Christ.

Il se faisait tard ; le crépuscule du soir annonçait l'approche de la nuit, quelques étoiles déjà scintillaient sur le fond du firmament.

Je regagnai ma demeure qui n'était pas éloignée du lieu où je venais de passer de si doux instants.

Mon cœur avait acquis une force nouvelle, et, certes, l'on a bien raison de dire que la solitude est le remède le plus efficace pour guérir les maladies morales.

Les instants passés sur la plage déserte me l'avaient prouvé.

PIERRE JOS.

## ÉTYMOLOGIE

JÉRUSALEM

"Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocaillieux ; ces sommets ne s'entrouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce passage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit des vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis recouverts d'amas des ruines. C'est la triste Jérusalem !"

Jérusalem, fondée par le grand prêtre Melchisédech, fut d'abord nommée *Salem*—la Paix. Cinquante ans après sa fondation, Salem fut prise par les Jéburéens, descendants de Jébus, fils de Chanaan. Ils bâtirent, sur le Mont Sion, une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom de Jébus, leur père. C'est alors que Salem changea son nom en celui de Jérusalem.—Vision de paix.

HECTOR SERVADEO.

USAGES ET COUTUMES

LA POIGNÉE DE MAIN

Chez les Romains, une main était l'emblème de la fidélité, et l'enlacement des mains dans le mariage et autres cérémonies solennelles, en usage presque par tout l'univers ancien et moderne, est une preuve que le serrement de mains a été considéré, pour ainsi dire, instinctivement, comme le symbole de l'union des cœurs. Mais comme tant d'autres choses, l'enlacement des mains est tombé de sa haute dignité, de sa pieuse signification. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une action banale, si ce n'est même inconsciente; c'est seulement la "poignée de mains" prodiguée à tous inconsidérément ou le brutal *shake hands* anglais (littéralement secouer la main.)

Pendant, si l'enlacement des mains a perdu toute sa valeur, en notre monde trop vieux, comme témoignage d'affection ou signe de loyauté, il offre encore un point de vue intéressant à l'observateur, car bien souvent de notre manière d'offrir la main ou de présenter celle qui nous est tendue, on peut déduire notre caractère. Mais avant tout nous devons nous occuper de la poignée de mains sous le rapport du savoir-vivre.

On ne tend pas la main aux gens que l'on voit pour la première fois, dès le début de leur visite, à moins que ce soit par suite d'un mouvement bienveillant, charitable, pour les encourager, les mettre à l'aise ou, encore, si ce sont des personnes adressées par un ami commun et afin de ne pas faire mentir le proverbe: "Les amis de nos amis, etc."

À la fin d'une première entrevue, on ne donne pas non plus la main, si des relations mondaines ultérieures ne doivent pas s'établir entre les deux interlocuteurs. Toutefois, il arrive qu'à première vue une sympathie aussi vive que soudaine s'établisse entre deux personnes. Alors, si on a été subjugué et si on s'aperçoit que, de son côté, on n'a pas été désagréable, on peut avancer sa main: c'est la manifestation extérieure de ce sentiment presque irrésistible qui vient de naître dans le cœur. Mais on mettra dans ce geste spontané une nuance de réserve, de timidité, comme si l'on disait: Je risque de me faire trouver bien familier. Et en effet, cette manière rapide de procéder pourrait fournir matière à critiques.

Jamais un homme ne présente le premier sa main à une femme. C'est elle qui doit avoir l'initiative de ce mouvement. "C'est la reine qui parle la première" et dans les rapports mondains, la femme est reine, et, du moins, la prééminence sur l'homme. La femme, en tendant la main à l'homme, semble lui dire: Vous êtes assez connu, ou vous m'avez donné assez de preuves de bonne éducation, de sûreté de caractère pour que je vous accorde cette marque de confiance.

Il s'agit des jeunes filles aussi bien que des femmes mariées.

Pour les mêmes raisons, à peu près, un homme ne tend pas la main à son supérieur, il attend que celui-ci le lui offre, et il doit la lui offrir. Nous entendons parler aussi de la supériorité donnée par l'âge. Les jeunes filles et les jeunes femmes se

laisseront donc tendre la main par les dames plus âgées.

Lorsqu'un homme serre la main d'une femme, il ne doit pas la lui broyer comme à un camarade. Il lui fait simplement sentir l'étroitesse de sa main et s'incline en signe de respect et de reconnaissance. Il agira de même à l'égard des hommes placés au dessus de lui, par l'âge surtout; mais il peut presser leur main un peu plus fort.

Il est des gens qui ne font que vous toucher la main. Cela est impertinent. La poignée de mains doit être franche. Arrangez vous pour ne pas offrir la main ou ne pas vous la laisser offrir, si vous ne voulez pas serrer celle qui se tend vers vous. Un de mes amis assure que cette façon de donner la main indique un caractère faux ou très méfiant, moi je pense qu'elle implique aussi l'orgueil, le dédain. Ceux qui ne vous tendent qu'un ou deux doigts ne sont pas plus polis; en outre, ils dévoilent leur nature froide, indifférente ou trop égoïstement réservée. C'est également un manque d'éducation de retenir trop longtemps une main dans la sienne. On peut gêner ceux dont on emprisonne ainsi la main, et cela témoigne de trop d'aplomb, de suffisance, peut-être même d'un certain mépris d'autrui. Si la poignée de mains était restée un signe d'amitié ou d'estime, elle serait toujours parfaite et, cela, sans qu'il fût besoin d'étude ou de réflexion. Le mouvement du cœur lui communiquerait la mesure exacte. Dernier détail: C'est toujours la main droite qu'on offre.

ANN SEPH.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

**Gâteau quatre quarts.**—Faites fondre en pommade un quart de beurre fin; ajoutez y un quart de sucre en poudre, un quart de farine tamisée, un quart de raisins assortis et quatre œufs entiers. Almalgomez bien le tout et faites cuire dans un moule uni garni de papier beurré. Laissez refroidir et servez.

**Tendrons de veau à la poulette.**—Ces morceaux sont grassouillets, très fins, excellents en blanquette, en mayonnaise, à l'italienne, à la poulette, etc., etc. Voici cette dernière recette:

Faire dégorger et blanchir les tendrons, les passer au beurre, mouiller d'eau ou de bouillon, assaisonner selon le goût, avec ou sans petits oignons, mais sans oublier un bouquet bien frais, bien parfumé de bonnes herbes fraîches du moment, laisser cuire, et servir mélangés avec des petits pois cuits à part.

**Pommes au beurre.**—Bourrez un plat allant au feu. Disposez dedans des rondelles de mie de pain grillé: Placez sur chacune d'elles une pomme pelée, vidée et garnie, à la place du trognon enlevé, d'un peu de beurre, de sucre en poudre et de confiture d'abricot *ad libitum*. Cuisson au four en l'espace d'un quart d'heure environ.

C'est un préjugé d'acheter la reinette pour cuire. La pomme à peau blanche et lisse est moins aigre, plus fine et moins chère. La reinette grise, légèrement ridée, est le régal des amateurs au couteau.

CHOSSES ET AUTRES

—De la présomption pour un gendre: Chercher à prendre sa belle-mère par les sentiments.

—Il y a 3.064 idiômes dans l'univers et ses habitants professent plus de 1,000 religions différentes.

—Dans presque tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre la proportion des femmes aux hommes est d'environ sept pour un.

—Une définition du dentiste par une femme qui vient de se faire mettre un râtelier: "Un homme qui, pour se mettre quelque chose sous la dent, arrache celle des autres."

—A cause du prix élevé du bois de service et d'autres matériaux de construction, à Los Angeles, Californie, plusieurs maisons ont été construites à Chicago et transportées par voie ferrée. On en a reçu six dans une seule semaine.

—Quelqu'un affirme qu'il est né plus d'enfants de parents canadiens-français dans les 40 dernières années, qu'il en est né dans toute la France pendant la même période. Si la chose est vraie, nous avons droit d'en être étonnés.

—Une nombreuse immigration française venant des districts ruraux. d'où vinrent les premiers colons de la France, est attendue dans la province de Québec le printemps prochain. Il paraît que les curés de ces districts français s'intéressent beaucoup à ce mouvement et que la raison pour laquelle ces cultivateurs émigrent, c'est qu'il sont mécontents du régime agricole français.

—Pensées chinoises de Briollet: "L'abus du vin conduit à la bière." "Les facteurs de la poste sont des hommes de lettres qui travaillent avec leurs pieds."

"La saveur d'un fruit est une affaire qui se juge au palais."

"Le son se vend au litre. Il y a aussi la cadence qui sert à mesurer le son."

"Les œufs ne sont vraiment bien ensemble que lorsqu'ils sont brouillés."



Chester's Cure!

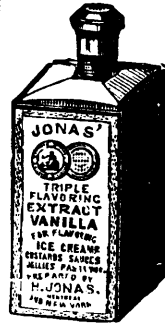
Pour la Toux Rhumes  
L'Asthme Bronchites Catarrhe  
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez:

W. E. CHESTER,  
461, rue LaGauchetière, Montréal  
Prix: grande boîte..... \$1.00  
petite boîte..... 50

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:  
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10  
(BATISSES DES SOEURS) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.  
CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démangeaison et darthes aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.  
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

SCIENTIFIC AMERICAN  
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 311 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS

An Edition of Scientific American.  
A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year. 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & Co., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.  
In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & Co., and procure immediate protection. Send for Handbook.  
COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address  
MUNN & CO., Patent Solicitors.  
GENERAL OFFICE: 311 BROADWAY, N. Y.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

10 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser au: Nos 58 et 65, Park Place, New-York (E.-U.).



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 461.—CHARADE

Qui serait sans rougir ce que dit mon Dernier,  
Se vantrait à tout de dire mon Premier,  
Où il même, avec un toupet majestueux,  
L'affirmer par mon Tout... sans le moindre [scrupule.

No. 462 — ANAGRAMME

Lectrice, fais-moi ta prière,  
Car je t'offre un secours puissant,  
Que je suis le pontife Pierre,  
Le grand Paul ou l'abbé Vincent.

Lectrice, de moi fais usage,  
Car je puis répondre à tes vœux,  
Qu'il te faille riche corsage,  
Mante élégante ou jolis nœuds.

SOLUTIONS :

No 460.—Le mot est : Bouton.

ONT DEVINÉ :

Alphonse Guérette, Lévis; Henri Barry,  
F. Turgeon, Québec; Dame Louise Delorme,  
St-Henri de Montréal; Mile O. Dupont La-  
chine; T. C. Fagnan, Ph. Ste. Marie, J. A.  
A. Brodeur, Raoul Vézina, Montréal.

Abonnez-vous au MONDE  
ILLUSTRE, le plus complet et le  
meilleur marché des journaux lit-  
téraires du Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de  
cette préparation délicieuse et rafraichissante.  
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-  
pêche les peaux mortes et excite la pousse.  
Excellent article de toilette pour la chevelure.  
Indispensable pour les familles. 25 cents la  
bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes  
attaquées des Bronches. Il débarrasse infaillible-  
ment et aisément le foye et les poumons; fait  
expectorer sans effort, même sans tousser, et  
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE  
2461, rue Notre-Dame, Montréal

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais  
ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par  
Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille  
surtout pour notre mère, dont la vie était en  
danger, affaiblie qu'elle était par la douleur  
et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait lais-  
sée; ma tante seule pouvait prendre soin  
d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-  
Léon chaude, tout comme le thé. Malheureusement  
elle est très forte et se porte bien. Elle repose  
bien toutes les nuits, bref, elle est complète-  
ment changée et a retrouvé toute sa bonne  
humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,  
Buffalo, N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON  
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal  
Téléphone 1432

The London Illustrated News (editio-  
n américaine) journal illustré, publié à New-York,  
contenant 12 pages de texte et 10 pages de  
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par  
année; 6 mois, \$2.50; 3 mois, \$1.25; le nu-  
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,  
Park Row, New-York.

New-York Illustrated News, journal an-  
glois, publié à New-York, contenant huit pages de gravures  
de sport, théâtre, etc., et huit pages de texte.  
Abonnement : 12 mois, \$4; 6 mois, \$2; 3  
mois, \$1. Adresse : Wm. H. Germaine, P.O.  
Box 1408, New-York City.

HENRI LARIN,  
PHOTOGRAPHE  
18-RUE SAINT-LAURENT-18  
MONTREAL

1081

UNE RECETTE

JOHNSTON'S FLUID BEEF  
IS THE MOST  
PERFECT FORM OF CONCENTRATED  
FOOD

On fait de délicieuses "sandwiches" en  
versant du JOHNSTON'S FLUID BEEF  
sur une tranche de pain. Outre qu'elles sont  
très agréables, elles sont de plus très nutri-  
tives. Les enfants sont friands d'une telle  
nourriture.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fautouils, Divans, Sofas et autres  
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

W.M. KING & CIE.,  
652, RUE CRAIG, 652



VENEZ TOUS VOIR!

SERVICES A DINER en couleurs  
pour \$5.00, \$6.50, \$10.00, \$11.50, etc,  
composés depuis 75 jus-qu'à 104 mor-  
ceaux.

Aussi : Assortiment complet et des  
plus variés de nouveaux cristaux, sets  
à liqueurs, etc., etc.

L. DENEAU

Magasin Central de Porcelaine

No 2023, rue Notre-Dame

Wells, Richardson & Cie., Montréal, P. Q.

ALLEZ CHEZ DE LORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hi-  
ver. Vous trouverez à ce magasin  
un assortiment des plus com-  
plets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE-DAME

P. S.—Chaussette en laine écosaise, valeur  
extra, à 25 cents.

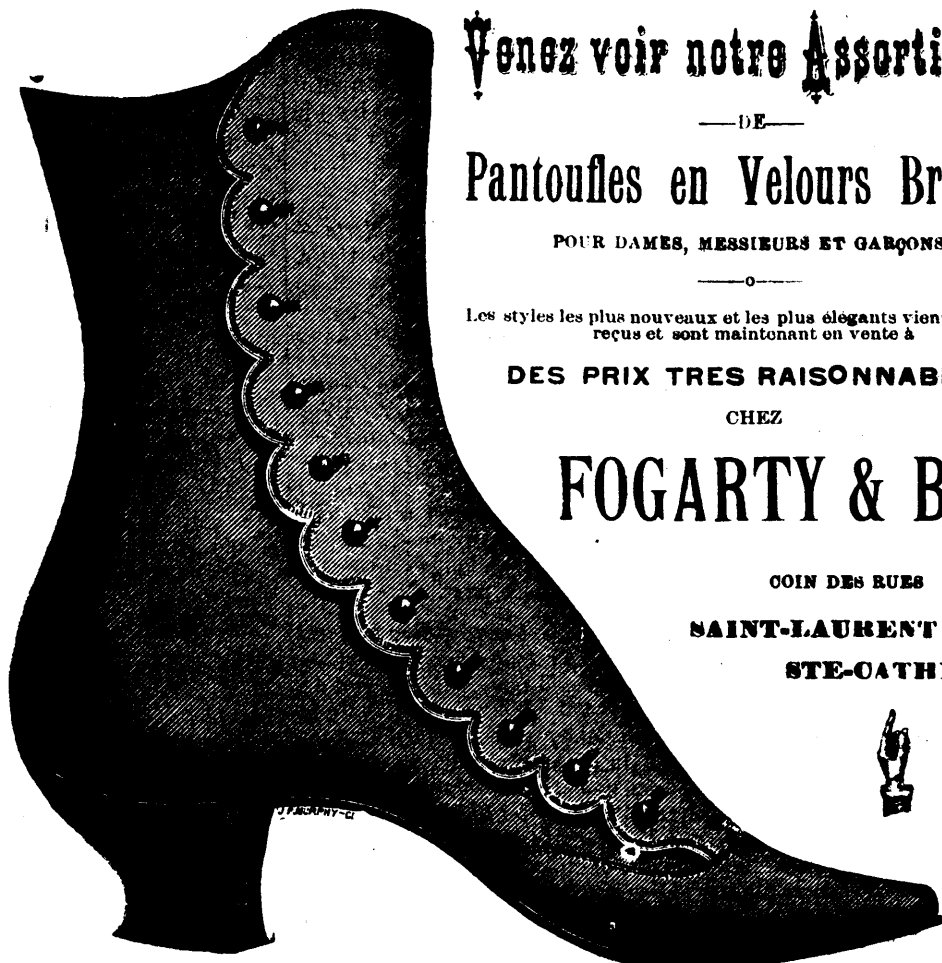
PERTE DU SOMMEIL

L'insomnie et les songes terribles sont  
des signes certains et avancés de l'équi-  
sément du cerveau. Le cerveau guérit  
dans un sommeil salutaire la force adé-  
quaire aux devoirs du lendemain. Mais  
quand le système nerveux a été surchauf-  
fé de travail, il lui devient impossible de  
contrôler l'esprit qui est tracassé par le  
travail tout aussi bien que pendant le  
jour, et le cerveau n'a pas le temps de  
recouvrer son énergie. Les remèdes les  
plus purs à cet état de choses, sont les  
sédatifs, les laxatifs, les toniques pour  
le cœur et les régulateurs  
généraux. Le  
Céleri est le  
remède le plus  
efficace et le  
plus sûr. En outre il  
contient dans des pro-  
portions les plus  
scientifiques, leurs remèdes  
de la Ma-  
constipation  
contre la  
les dérange-  
ments du  
foie et des  
reins. Voilà  
une très  
courte des-  
cription du  
remède qui a  
donné un doux repos à des milliers de  
personnes, du soir au matin agitées par  
l'insomnie, ou dont les songes effrayants  
sont la cause que ces personnes sont plus  
fatiguées et plus abattues au réveil  
qu'au coucher. Toutes les vieilles per-  
sonnes nerveuses, débiles et troublées  
par l'insomnie trouveront une grande  
vigueur et une santé parfaite dans le  
puissant tonique pour les nerfs, le Céleri  
Composé de Paine.

Prix \$1.00.

Vendu par les Pharmaciens. Circulaires  
gratis.

Pour Cadeaux de Noël et du nouvel An!



Venez voir notre Assortiment

Pantoufles en Velours Brodées

POUR DAMES, MESSIEURS ET GARÇONS

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants viennent d'être  
reçus et sont maintenant en vente à

DES PRIX TRES RAISONNABLES

CHEZ

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

Souliers Chauds en Feutre, etc., etc.

SOULIERS DE CHEVREUILS UNE SPECIALITE

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 5 janvier 1889

## GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVEE

(Suite)

**U** mens. Eh ! tu n'étais pas à la peine pourquoi veux-tu être à l'honneur ?  
Et tourné vers les officiers qui écoutaient impassibles :

— Il ment, vous entendez ? Ne le croyez pas.

Mais eux, durement, impatientés de cette lutte dont ils comprenaient bien le sens, mais dont ils ne pouvaient saisir l'héroïsme :

— Lequel de vous deux était sur la voie ferrée ?

— C'est moi ! fait Pascal.

— C'est moi ! dit Henri.

— Tais-toi, Henri, je te l'ordonne.

L'officier s'adresse à Frantz Schuller, le sergent :

— Faites venir la mère, elle nous le dira.

Marie Doriat était restée dans le corridor, à genoux, les mains jointes, dans l'attitude de la supplication et de la prière. Elle essayait vainement d'écouter ce qui se disait dans la chambre. Elle reconnaissait la voix de ses deux fils, tour à tour, et elle tressaillait chaque fois que les voix rudes des Prussiens les interpellaient. Que se passait-il ? Que se disait-il là ? Qu'allait-il arriver ? Ses yeux étaient brûlants, mais elle ne pleurait pas. Seulement, son cœur l'étouffait, et, de temps en temps elle portait machinalement les mains à son corsage, comme pour le comprimer ou peut-être l'arracher de sa poitrine, ce cœur qui la faisait tant souffrir ! Et de vagues paroles de prière sortaient de ses lèvres :

— Mon Dieu ! protégez-les, nous avons été si injustement frappés, nos malheurs sont si grands déjà, mon Dieu, vous n'allez pas me prendre ces enfants je suppose !

Frantz Schuller sortit dans le corridor :

— Matame, dit-il, le lieutenant fus temante.

— Ah ! je vais les voir !

Et elle se précipite dans la chambre, affolée. Elle veut s'élançer, les bras ouverts, vers ses fils. Frantz Schuller l'arrête. Elle se débat.

— Laissez-moi, eh ! laissez-moi donc, vous dis-je.

Mais elle n'échappe pas à la main brutale qui l'enserme. Un des officiers s'approche :

— Vous, la femme, répondez.

— Que voulez-vous savoir ?

— La vérité.

— Sur quoi ?

— Sur vos fils !

— Mes fils sont soldats. Ils ne le nient pas, je suppose ?

— Non, mère, dit Pascal, c'est notre gloire, c'est notre bonheur.

— Oh ! mère, dit Henri, peux-tu en douter ?

— Eh bien, monsieur, dit Marie aux officiers, que désirez-vous de plus ?

— L'un des deux a été surpris cette nuit, vers onze heures, avec d'autres, faisant sauter les rails du chemin de fer.

Et après un silence :

— L'autre est un franc-tireur, nous le savons aussi ; mais ne nous occupons que du premier. Quant au second, nous délibérerons sur lui plus tard.

Marie retint une exclamation d'angoisse.

— Et celui-là que vous avez surpris, quel sort lui réservez-vous ?

L'officier dit, oubliant, titre sacré, qu'elle était mère :

— La mort, tout de suite.

Marie considère, effarée, ses deux enfants. Tous deux sourient. Aucune émotion.

— Lequel des deux ? fait l'officier.

— Monsieur, soyez clément, ce sont mes fils, tous les deux, monsieur, vous le savez bien, ils vous l'ont dit. Chez nous, pour vos prisonniers, nous sommes pleins de bonté et d'indulgence. On ne les fusille pas. S'ils sont malades, on les soigne. Pourquoi ne pas faire pour les Français ce que les Français font pour vous ? Pourquoi ne pas vous montrer aussi humains que nous le sommes ? Au lieu de vous faire excuser, pourquoi vous faites-vous haïr ? Mes fils sont des soldats et se battent contre les Allemands, de même que les fils des Allemands sont soldats et se battent contre les Français. Pourquoi voulez-vous faire fusiller celui des deux qu'on a surpris, faisant contre vous son devoir de combattant ? De quel droit ? Du droit de la guerre ? Ce n'est pas vrai. La guerre ne répudie pas l'humanité. La guerre, c'est la barbarie, aussi longtemps que l'on combat. C'est la clémence et la pitié dans l'intervalle des batailles. Je vous en prie, réfléchissez. Je suis mère, une mère, c'est sacré.

— Vous êtes mère, c'est possible, il y a aussi des mères allemandes. Nous avons tous des mères. Elles n'ont rien à voir ici. Lequel de vos fils désignez-vous ?

— Est-ce que je puis désigner l'un pour faire fusiller l'autre ? Vous êtes fou, vraiment ! Et puis, pourquoi me demandez-vous cela ? Est-ce que c'est à moi, une femme, une mère, de vous donner ces renseignements.

— Parlez, ou si vous ne parlez pas...

— Que ferez-vous, si je ne parle pas ?

— Un seul est condamné.

— Eh bien ?

— Votre silence les condamnera tous les deux !

— Oh ! les misérables ! les misérables ! Vous n'oserez pas ! Non, vous n'oserez ! Dieu vous frapperait de sa foudre, avant qu'un pareil forfait s'accomplisse.

— Dieu est avec les Allemands, non avec les Français !

— Je m'adresse à votre cœur. Vous êtes un homme, monsieur, vous êtes officier, et plus instruit, à coup sûr, que ces soldats. Ce ne peut être votre uniforme qui fait votre barbarie. Vous avez une mère. Vous avez peut-être des fils. Songez donc !

— Répondez, madame. Répondez. Ce n'est pas notre faute si nous faisons la guerre. C'est vous Français, qui l'avez voulue !

— Ah ! c'est votre excuse ! Est-ce ma faute, je vous le demande, si l'on se bat, si l'on se tue, si l'on s'égorge ? En ce moment, il n'y a plus de guerre ! Il n'y a plus qu'une femme devant des

hommes, une femme qui s'adresse à votre cœur d'homme. Ce ne sont pas des soldats que j'implore. Est-ce que c'est votre roi qui vous commande d'être cruels ! Sauvages ! Sauvages, que vous êtes.

Elle perdait la tête, la pauvre femme, la folie frappait à son cerveau. Des deux officiers, un n'avait pas parlé. Il avait allumé un cigare et fumait tranquillement. Il fit tomber du petit doigt la cendre de son cigare ; puis, d'une voix lente, accentuant à plaisir, il dit ce mot atroce, désignant Pascal et Henri :

— Tous les deux sont bons à fusiller.

Marie tressaillit violemment, comme si elle avait reçu un coup de fouet sur sa chair nue. Elle resta un moment silencieuse, les mains au front, les yeux égarés, essayant de réunir ses pensées. Tout à coup, elle se tourne vers les deux officiers.



Les Prussiens interrogeant un espion dans la maison de Marie Doriat.

Et Pascal, très vite :

— Mère, tu ne peux mentir, tu sais bien que c'est moi.

— Mère, Pascal ment, c'est moi, je te le jure. Elle a tout compris. Henri est innocent. Elle le sait. Nul doute à cet égard. Il est arrivé hier soir chez elle, à la nuit tombante. Ce n'est pas lui. C'est donc Pascal. Elle regarde Pascal. Elle regarde Henri. Tous deux l'implorant.

— C'est moi ! disent les yeux du premier.

— C'est moi ! disent les yeux du second.

Et il faut qu'elle se prononce entre les deux ! Mais elle les aime autant l'un que l'autre. Pascal l'a dit tout à l'heure. Elle n'a jamais fait de différence entre eux. Livrer l'un pour sauver l'autre, est-ce que c'est possible ? Les sauver tous les deux, oui. Et elle se jette aux genoux des officiers.

qui s'entretennent à voix basse avec Frantz Schuller. Elle s'adresse au premier qui venait de parler et qui fume toujours, avec flegme, bien sanglé dans son uniforme :

—Toi, dit-elle d'une voix enrouée, écoute ce que je vais te dire. N'en perds pas un mot. Et au jour de ta punition tu te rappelleras mes paroles.

—Parlez la femme.

—Tu ne reverras jamais l'Allemagne.

—Ah ! ah ! la devineresse.

—Et tu ne seras pas tué sur le champ de bataille. Tu mourras de maladie, à l'ambulance, honteusement comme les faibles.

Un peu de pâleur éteignit la flamme des joues de l'officier. Il porta la main à son revolver. L'autre l'arrêta en disant en allemand :

—Laisse la dire, elle est folle !

Et Marie Doriat, s'adressant à l'autre officier :

—Toi, aussi, écoute. Tu ne reverras pas non plus l'Allemagne, mais plus heureux que ton ami, tu mourras sur le champ de bataille.

—Merci, la bonne femme.

Et à Frantz Schuller :

—Toi aussi, tu mourras... d'une balle au cœur.

Frantz Schuller essaya de sourire. Mais le sourire se perdit dans sa grosse barbe rousse. Il venait de penser, soudain, que si elle disait vrai cette femme, si elle disait vrai, cette mère ! il n'embrasserait plus sa bonne femme Catherine, ni le gros Fritz, ni le bon Wilhem, ni la petite Anna, qu'il voit toujours, quand il y pense, pendue au sein de sa mère ! Et lui est un homme simple, il croit ! Il croit et il a peur. Et Marie Doriat, frémissante, inspirée, la main tendue :

—Souvenez-vous ! Souvenez-vous !

L'officier qui fumait intervint à ce moment.

—Allons, la folle, si vous ne voulez rien dire, il faut vous retirer. Nous n'avons pas besoin, ici, de vos prophéties de malheur !

—Souvenez-vous, répéta Marie, dans un mouvement tragique.

Un soldat voulut la pousser par l'épaule. Elle se défendit.

—Non, non, je ne m'en irai pas. Si vous voulez les tuer, mes enfants, vous les tuerez devant moi. Je verrai si vous en aurez le courage. Vous les tuerez devant moi, lâches, misérables, et je les bénirai et je vous maudirai.

—Nous n'en voulons qu'un. Désignez-le vous-même.

—Eh ! le puis-je ? Est-ce que je sais, moi, ce que vous me demandez ? Est-ce que c'est à moi de vous donner des renseignements desquels dépend la vie d'un de mes fils ?

—Alors, c'est bien, dit l'officier, ils mourront tous les deux.

—Ah ! ce n'est pas possible, lâches ! lâches ! Vous n'êtes pas des soldats. Vous êtes des bourreaux ; non, vous ne méritez pas de vaincre. Un jour viendra où la France traitera vos fils comme vous avez traité les siens.

—Henri, mon cher Henri, dit Pascal, reviens sur ton sublime mensonge, tu n'as pas le droit de mourir pour moi. Regarde notre mère, ami, aie pitié de son désespoir. Je t'en supplie. Laisse-moi mourir seul.

—Pascal, pourquoi vouloir mourir ? puisque c'est moi qu'ils cherchaient et poursuivaient.

Alors, Pascal s'adresse à Marie Doriat :

—Mère, tu sais la vérité, toi, tu sais qu'Henri ne pouvait pas m'accompagner puisqu'il était ici, puisqu'il a passé la nuit près de toi, mère, empêche ce dévouement inutile, puisque l'un des deux seulement doit mourir, réclame Henri, réclame Henri.

Elle est si effarée, la pauvre femme, que c'est à peine si les paroles de Pascal arrivent jusqu'à son oreille.

—Oui, dit-elle, se passant toujours les mains sur le front, oui, j'entends bien, j'entends bien, Henri, Pascal, Pascal, Henri. Grand Dieu !

Que faire ? Allait-elle nommer Pascal ? Allait-elle dire à ces soldats implacables, sans cœur et sans pitié : " Tenez, c'est celui-là, qu'il faut tuer, la chair de ma chair, le sang de mon sang, mon fils aîné. Prenez-le, liez-le, mettez-lui un bandeau sur les yeux, et en route. " Est-ce qu'elle pouvait dire cela ? N'est-ce pas condamner son

fil ? Ce serait monstrueux. Elle les aimait tant, tous les deux ! Et elle s' taisait.

—Marche ! dit l'officier à Frantz Schuller.

Le sergent obéit. Des hommes poussèrent Pascal et Henri.

—Je t'en prie, Henri. C'est une héroïque folie, mais c'est de la folie. Par pitié pour notre mère, malheureux...

—C'est moi que vous cherchez, dit Henri aux Prussiens.

Et montrant Pascal :

—Épargnez celui-là !

On les entraîna. Marie Doriat restait droite, immobile comme pétrifiée, les bras ballants, la tête sur la poitrine, lamentable à voir, vraiment digne de pitié. Pascal et Henri étaient partis. Elle ne les avait pas vus. Quelques secondes se passent. Tout à coup, elle se souvient ! Elle tourne les yeux autour d'elle. Elle est seule. Elle jette un effroyable cri

—Mes enfants ! mes enfants ! Mais ils ont emmené mes enfants !

Le jour est venu pendant cette tragédie. Elle sort. Des gens qui l'aperçoivent s'écrient :

—Ah ! la pauvre femme ! la pauvre femme !

Marie leur demande d'une voix sourde :

—Où sont-ils ? Où sont-ils, les gueux ?

—Par là ! par là ! Ils les ont emmenés du côté de la fabrique Montmayeur.

Elle court de toutes ses forces.

—Pascal mourra, du moins que je sauve Henri !

Elle traverse le village, elle ne voit pas l'escorte qui a sur elle quelques minutes d'avance. Elle s'arrête et elle écoute. Le pas cadencé des soldats s'entend très bien sur la route gelée. Tout le village fait silence autour de ce lugubre drame.

—Je vais les rejoindre, dit-elle.

Et elle court plus vite. Elle n'est plus dans le village. Elle suit le chemin qui, passant devant l'église, monte vers le cimetière, à travers les champs maintenant dénudés, ravagés par le passage des troupes, de la cavalerie et de l'artillerie, et jadis plantés de vignes, d'arbres fruitiers, ou ensemencés de moissons. Dans le creux de la vallée, c'est la fabrique. Elle n'entend plus le pas des soldats. Ils sont arrivés sans doute, mais elle est en vue de la fabrique, elle aussi. Elle n'a plus d'haleine, elle presse encore le pas. Quelque chose d'aigu lui perce les poumons, l'air trop vif du matin qui emplit trop brusquement sa poitrine. Elle n'y prend pas garde. C'est la vie de ses fils qui se décide là-bas. Leur vie ! Sa vie, à elle. Devant la fabrique, elle n'aperçoit pas quelques soldats qui causent en fumant. Aucun groupe sinistre, et les prisonniers sont invisibles.

—Au moins, dit-elle encore, j'en sauverai un.

Elle atteint les premiers bâtiments.

—Enfin, dit-elle avec un rire nerveux, il n'est pas trop tard. Mon pauvre Pascal, mon pauvre Pascal. Si fort, si travailleur, si doux avec cela ! Du moins, Henri me restera.

Elle arrive au coin de la fabrique. Elle entend une effroyable détonation qui lui bouleverse le cœur. Elle jeta un grand cri, et en chancelant elle fait encore quelques pas. Cette fois, elle peut voir. Deux hommes sont étendus près du mur qui enclôt le jardin des Montmayeur. Un peloton de Prussiens abaissent leurs fusils encore fumants et prennent le port d'armes. Un commandement bref. Ils tournent sur les talons comme des automates. Elle se précipite vers eux avec un cri de bête fauve à laquelle on arrache ses petits.

—Ah ! les maudits ! les maudits !

Un sergent, Frantz Schuller, s'approche des deux corps. Il les achèvera s'ils donnent signe de vie.

Mais cette précaution sinistre est inutile. Ils sont bien morts. Il s'éloigne.

Marie Doriat est auprès de ses fils. Elle relève la tête d'Henri, qui a un peu de sang aux lèvres. Elle relève la tête de Pascal, calme et souriante. Elle ne pleure pas, mais, à ce moment, elle est un peu folle. Ils sont tombés bien près l'un de l'autre. Elle les soulève, ces grands corps. Elle s'assied sur le sol. Elle met sur ses genoux leur tête blême. Elle les regarde.

—Mes chéris ! mes chéris ! Dormez ! dormez !

Et doucement, voilà qu'elle les berce, comme

lorsqu'ils étaient petits et qu'elle voulait les endormir.

Elle caresse leur front, leurs cheveux ; elle tourne vaguement les yeux autour d'elle, sur tout ce qui l'entoure, mais sans rien reconnaître. Tout à coup, on lui frappe sur l'épaule.

—Ma bonne femme, il faut fus en aller t'ici.

C'est un sergent prussien. C'est Frantz Schuller.

Marie revient à elle. Elle se relève, les yeux farouches.

—Pourquoi me chassez-vous ! Pourquoi ne voulez-vous pas que je reste auprès d'eux ? Ne sont-ils pas bien à moi, maintenant puisqu'ils sont morts !

—Il faut les enterrer !

—Déjà.

Elle recule, puis apercevant le peloton d'exécution qui disparaît, au loin, au tournant de la route, s'en retournant vers Garches, elle crie encore.

—Misérables ! Que leur sang retombe sur vous !

Ses nerfs se détendent enfin. Elle a une crise de sanglots, et tout à coup elle tombe sur le sol. Et dans la détresse de cette pauvre âme désespérée, frappée si injustement, si terriblement, elle montre les poings au ciel.

—Non, il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de Dieu, je ne crois plus à rien, car, toi en qui j'ai cru, je te blasphème, je te blasphème !

Et elle s'évanouit. Longtemps elle reste ainsi étendue. Une jeune fille vient de sortir de la fabrique. C'est Lucienne. Elle a tout vu. Elle a assisté à cet horrible drame. Tout à l'heure, elle a entendu les soldats, puis, au loin, les exclamations de quelques paysans. Elle a ouvert sa fenêtre. Deux hommes sont là, les mains liés derrière le dos, entre les Allemands, deux prisonniers, deux condamnés.

Pascal, Henri, ses frères.

—Grand Dieu ! fit-elle, est-ce qu'ils vont les tuer !

Bientôt, il ne lui reste plus de doute. On les conduit jusqu'au mur. Le sergent Frantz Schuller plie des mouchoirs. On va leur bander les yeux.

—Pascal ! Henri !

Ce cri lui échappe, malgré elle. Elle joint les mains. Elle voudrait prier. Rien, ni paroles, ni prière, n'arrive à son esprit.

Mais les deux soldats se sont entendu appeler. Ils relèvent la tête, regardant vers la fabrique.

Là, à cette fenêtre, une figure connue horriblement pâle. Et le même frisson de colère et de dégoût les secoue en même temps tous les deux.

Pascal lui crie de sa forte voix :

—Misérable ! va-t'en, que ta vue n'attriste pas nos regards, au moment où nous allons mourir.

Et Henri :

—Va-t'en, misérable, toi qui ne seras pas digne de consoler notre mère après nous.

Elle se retire de la fenêtre, les mains sur les yeux.

Horreur ! horreur ! Ils vont mourir en la croyant coupable, en croyant en son indignité, à son infamie, à sa trahison.

Elle revient à la fenêtre. Les yeux des condamnés sont bandés. Ils sont debout contre le mur, fiers et dédaigneux, la tête haute. Ensemble ils crient :

—Vivre la France !

Et Lucienne, avant que les fusils s'abaissent, à le temps de leur jeter d'une voix vibrante :

—Pascal, Henri, je vous aime, je vous aime, je vous aime.

Sa voix se perd dans les vingt coups de fusil qui les foudroient. Elle les voit chanceler. Pascal plie sur ses genoux et se renverse en arrière. Henri tombe en avant, comme une masse.

Et elle même, comme si les coups de fusil l'avaient atteinte, elle chancelle et va s'affaïsser sur son lit, les mains sur les yeux, ses beaux traits convulsés par l'horreur.

Quand elle revient à la vie, elle se rapproche de la fenêtre, elle se penche.

Là-bas, elle aperçoit ce spectacle étrange de Marie Doriat berçant sur ses genoux les cadavres de ses fils.

Elle descend l'escalier, elle met un temps très long à la descendre, et quand elle est en bas,

elle s'élançait vers Marie que Frantz Schuller essayait d'éloigner. Lorsqu'elle est près de Marie, celle-ci a perdu connaissance et Lucienne la prend dans ses bras, à son tour, avec une infinie tendresse.

—Maman! maman! dit-elle.

Marie ne se réveille pas. Elle est là comme morte. Elle ouvre enfin les yeux. Elle considère curieusement Lucienne, sans la reconnaître d'abord. Elle ne sait plus évidemment ce qui s'est passé.

Mais les Prussiens arrivent, enlèvent les corps et la mémoire revient à la malheureuse mère.

—Mes enfants! mes pauvres enfants!

Puis elle regarde Lucienne :

—Toi! toi! tu oses! fit-elle, en se reculant.

—Ma mère! je vous en supplie, ma mère!

—Va-t'en. Je n'ai plus rien de commun avec toi.

—Oh! mère, que vous êtes cruelle.

—Je ne veux pas te voir, te dis-je. Tu me fais rougir. Va-t'en. Laisse-moi. J'ai honte de toi. Je veux pleurer seule.

Et montrant les cadavres qu'on emportait :

—Regardes-les, ceux-là, tu les a vu mourir.

—Oui, mère.

—Et eux, t'ont-ils vue?

—Oui, ma mère.

—Ils t'ont maudite alors.

—Oui, mère, mais pendant qu'il me maudissaient, moi je leur ai crié : " Je vous aime! " Et ce sont ces paroles-là qu'ils ont emportés avec eux, dans la mort.

—Eh bien, dit Marie, je veux que ma malédiction accompagne dans ta vie celle de mes fils : Lucienne, sois maudite, sois maudite à l'égal de ceux qui ont tué Pascal et Henri. Va-t'en.

Lucienne courbe la tête et s'éloigne. Elle tremble convulsivement. Elle rentre chez elle. C'est à peine si elle a le temps de se mettre au lit.

La fièvre s'est emparée d'elle, tout de suite elle délire.

## TROISIÈME PARTIE

## HONNEUR POUR HONNEUR

## I

Les Montmayer n'avaient pas vu Lucienne de toute la journée. L'exécution qui avait eu lieu derrière la fabrique, sans surprendre Jean, l'avait toutefois fortement ému. Les Doriat étaient les frères de Lucienne.

Comment la jeune fille supporterait-elle un pareil malheur?

En ne la voyant point le soir sortir de sa chambre, Jean pria sa mère de monter chez la pauvre fille. La vieille redescendit presque aussitôt, effarée :

—Elle est dans son lit. Elle ne bouge pas. J'ai cru d'abord qu'elle était morte, j'ai écouté sa respiration, elle respire ; mais si faiblement, si faiblement!

—Elle a vu, de sa fenêtre, l'exécution des Doriat, fit Georges, les soldats allemands me l'ont dit.

Jean, assombri, se taisait.

—Comment faire? disait Georges, nous n'avons plus ici de médecin français.

—Adressons-nous à un major allemand.

—Consentira-t-il?

—Peut-être.

Jean courut au quartier des officiers et expliqua sa demande. On ne refusa pas de lui venir en aide.

Un médecin l'accompagna jusqu'à la fabrique et monta chez Lucienne.

En chemin, il s'était fait raconter ce qui venait de se passer. Son examen de Lucienne ne dura pas longtemps.

—Elle a tous les symptômes d'une fièvre cérébrale, dit-il, dans un excellent français. Son état est très grave.

—Que faut-il faire?

—Je vais vous prescrire longuement les ordonnances à suivre en les modifiant selon que l'état de la malade s'empirera ou s'améliorera.

—Ne reviendrez-vous donc pas?

Le médecin se mit à rire.

—Vous n'y pensez pas. Je ne suis pas un mé-

décin de malades. Je suis surtout un médecin de blessés.

Claudine, prévenue par Georges, venait d'arriver et s'était précipitée sur le lit où Lucienne gisait étendue.

Elle l'embrassait, la serrant de toutes ses forces dans ses bras. Elle entendit les dernières paroles du chirurgien.

—Oh! monsieur, vous ne pouvez pas la laisser mourir. Si vous ne revenez pas, c'est comme si vous la condamniez à mort!

—Cependant, ce sera ainsi, dit le médecin.

—C'est une question d'humanité, pourtant.

—Oui, mademoiselle, et c'est justement l'humanité qui m'oblige à vous répondre comme je l'ai fait.

—Oh! monsieur.

—Les balles françaises font de grands vides dans les rangs de l'armée allemande. J'ai de nombreux blessés à soigner. Ces blessés sont des soldats et je suis surtout un médecin de soldats. En outre, ces blessés sont des Allemands, et je ne puis négliger mes compatriotes pour soigner les Français. A l'ambulance, je donne mes soins indistinctement aux blessés français et aux blessés allemands. C'est mon devoir, mademoiselle, mais je connais mon devoir. Il ne va pas plus loin. Etre humain pour vous, ce serait être inhumain pour mes soldats. Ce serait manquer à mon devoir. Permettez-moi donc de me souvenir que je suis avant tout Allemand.

Le médecin avait parlé d'un ton à la fois très ferme et très doux. Il avait raison. Il n'y avait rien à répliquer. Il se mit à écrire longuement les ordonnances nécessaires. Il les tendit à Claudine.

—Les femmes sont plus habiles que les hommes à soigner les malades, dit-il. Puisque cette jeune fille est votre sœur, ne la quittez pas.

Et après un dernier regard vers Lucienne, immobile :

—Lorsque vous aurez besoin de médicaments, venez me trouver, je ne demande pas mieux que de vous en donner. En cela je ne suis à personne.

Et il ajouta avec une nuance d'orgueil :

—L'armée allemande est abondamment fournie de tout, même de remèdes pour ses malades.

Et il les laissa. Claudine embrassa sa sœur en pleurant et comme si la jeune fille avait pu l'entendre.

—Non, Lucienne, je ne te quitterai pas, et si tu meurs, je mourrai avec toi. Je ne veux pas te survivre.

Mme de Montmayer lui installa un lit près du lit de Lucienne.

—Oh! cela est inutile, dit Claudine. Tant que Lucienne sera malade et en danger, je ne me coucherai pas, je ne dormirai pas.

La syncope de la jeune fille dura jusqu'au milieu de la nuit. Claudine, seule à ce moment auprès d'elle, guettait son premier signe d'intelligence, son premier regard.

Mais le signe ne vint pas, le regard resta terne. Lucienne referma les yeux presque aussitôt.

—Ma sœur, ma sœur! appela doucement la garde-malade.

Lucienne n'entendait pas. La fièvre la dévorait. Son front et ses mains étaient brûlants et elle avait les pieds glacés.

Claudine essayait vainement de les réchauffer dans ses mains.

Cette première nuit et le lendemain, elle ne reprit pas connaissance, mais aucune parole ne sortit de ses lèvres. Ce fut deux jours après seulement qu'elle délira.

Et à quoi pouvait-elle rêver en son délire? N'était-ce pas à tous ces drames qui venaient de se dérouler si tragiquement dans sa vie depuis quelque temps? A quoi, si ce n'est à la mort de Bourreille, à la condamnation de Doriat, si ce n'est aussi à Gauthier qu'elle avait livré l'autre jour et qu'elle avait failli ainsi condamner à mort! Si ce n'est aux Doriat fusillés, à leur malédiction suprême, surtout.

Elle se mourait de cette malédiction!

Pendant ce délire, la pauvre fille avait des accès de fureur. Elle essayait alors de se dresser sur son lit, gesticulait. La fenêtre la tentait. A plusieurs reprises, elle s'y était précipitée,

l'avait ouverte avant que Claudine eût pu l'en empêcher, et là, obsédée par la terrible vision des deux frères, les yeux bandés, tombant sous les balles ennemies, elle criait de toutes ses forces :

—Attendez-moi. Je veux mourir avec vous. Je ne suis pas coupable. Je vous dirai tout. Ne me maudissez pas. Cela me porterait malheur. Cela perdrait votre père, puisque c'est pour lui que je me dévoue.

Claudine l'arrachait de cette fenêtre avec peine. Et quand Lucienne, plus calme, restait tranquille en son lit. Claudine écoutait, regardait, s'assurant que Montmayer, peut-être aux aguets, n'avait rien entendu.

De semblables paroles, s'il les avait surprises, eussent confirmé les vagues soupçons qui lui étaient venus par deux fois.

Et ces soupçons confirmés, Montmayer sur ses gardes, plus d'espoir de venger Bourreille et de sauver Doriat.

Mme de Montmayer s'était prise pour Lucienne d'une affection maternelle. Elle aidait Claudine à la soigner, mais peu importait à la jeune fille. Mme de Montmayer ne pouvait comprendre ces paroles, pénétrer le sens de ce délire.

Plusieurs fois par jour, Montmayer l'interrogeait, anxieux, troublé, prévoyant une catastrophe.

—Comment va-t-elle?

—Ni mieux ni plus mal.

—La fièvre n'a pas augmenté?

—Non, mais elle ne diminue pas non plus.

Et quelques heures après c'étaient les mêmes demandes et les mêmes réponses. Georges, alors le prenait à part et lui disait :

—C'est le châtement qui commence, Lucienne mourra.

Et blême, Jean de Montmayer, le saisissant à la gorge :

—Ne dis pas cela, tais-toi, oiseau de malheur.

—Le châtement, te dis-je, le châtement. Et si elle ne meurt pas, prends garde, parce que alors c'est que tu es marqué pour une punition plus terrible encore!

La fièvre qui accablait Lucienne ne lui laissait pas un moment de repos. Des visions hantaient son délire, sa figure se décomposait, se couvrait d'une pâleur effrayante.

—Oh! mère, mère, disait-elle, pourquoi m'avez-vous repoussée? Pourquoi m'avez-vous maudite? Cela me portera malheur. Maudite, moi maudite. Je ne le mérite pas. Non. Je suis assez malheureuse, déjà. Vous ne comprenez pas mon dévouement. J'ai tout sacrifié, tout pour mon père. Et on me maudit.

Elle se tordait les bras, restait quelque temps silencieuse, puis reprenait bientôt :

—J'étais heureuse, il ne me manquait rien, et j'ai tout perdu, pour sauver mon père, tout. J'ai perdu l'affection de mon fiancé, l'affection de mes frères, celle de ma mère aussi, j'ai perdu mon honneur de jeune fille. Que gagnerai-je en échange? Réussirai-je dans ce que j'ai entrepris? Qui le sait? Qui le dira? Si j'échoue, jamais on ne verra croire à ce que j'ai tenté. Je suis condamné au succès. Heureusement mon père ne sait rien. La dernière fois que je l'ai vu dans la prison Saint-Pierre, je venais l'arracher à la guillotine. S'il pense à moi, quand il pense à tous ceux qu'il l'aime, il doit y avoir de la reconnaissance dans son souvenir.

Heureusement, mon Dieu, qu'il ne me croit pas coupable, lui, comme les autres. Heureusement qu'il ne me maudit pas comme les autres m'ont maudite.

Quand elle parlait ainsi, et c'était, on le voyait dans une sorte de délire lucide qui retraçait, pendant sa fièvre, les plus secrètes préoccupations de sa vie intime, Claudine allait s'appuyer au bout du lit; elle prenait les mains de sa sœur, les embrassait, lui disait de douces paroles, essayait de ramener le calme dans ce pauvre esprit si tourmenté.

Mais tout ce qu'elle pouvait dire n'arrivait pas jusqu'à l'intelligence de Lucienne. Elle appuyait les doigts sur la bouche de la malade : celle-ci se dégageait et recommençait ses plaintes avec volubilité.

Par bonheur il n'y avait qu'elle pour enten-



dre. Si Montmayeur avait été là, elles eussent été perdues.

Tous les soins de Claudine consistaient donc, pendant les premiers jours de la maladie, à écarter Montmayeur. Malgré tout, à plusieurs reprises, alors qu'elle venait de sortir pour aller auprès du médecin allemand, réclamer les médicaments promis, elle retrouva en rentrant Jean de Montmayeur auprès du lit de Lucienne.

Il était debout, la tête inclinée, le regard ardemment fixé sur celle qu'il aimait. Celle-ci, comme si elle avait senti l'attraction de ce regard, semblait encore plus agitée que de coutume.

Pourtant, sa faiblesse était extrême. Elle n'avait rien mangé depuis quelques jours et les doses de quinine, pas plus que les applications de glace, ne semblaient produire le moindre effet.

Quand Claudine surprit ainsi Montmayeur, celui-ci se troubla, balbutia quelques mots d'excuse.

—Je l'aime tant, dit-il, que puis-je faire pour la guérir. Suis-je donc inutile ? C'est horrible de voir ainsi mourir ce qu'on aime et de rester les bras croisés par impuissance.

Claudine ne répondit pas. Elle examinait Montmayeur, essayant de deviner, sur cette belle, mais froide figure, si Lucienne avait parlé, si elle s'était trahie ; si Jean savait leurs projets.

—Il y a longtemps que vous êtes ici ? demanda-t-elle enfin.

—Depuis votre départ.

—Dans sa fièvre, Lucienne a souvent le délire, elle parle de choses que je ne comprends pas, ce sont des rêves de folie, inspirés par son cerveau malade. A-t-elle parlé ?

—Pourquoi ? dit Montmayeur soupçonneux. Ne puis-je entendre ce qu'elle peut dire ? A-t-elle des secrets si graves ?

Claudine craignit d'avoir été comprise.

—Des secrets ? dit-elle. Oh quels secrets aurait-elle donc ? Son enfance, sa jeunesse, ne les connaissez-vous pas ? Du reste ne vous éloignez pas, si Lucienne parle, vous écouterez.

Le calme de Lucienne enleva les soupçons de Montmayeur. Il se retira.

Et vraiment on eût dit que sa présence oppressait le cœur de la malade, car à peine était-il sorti que Lucienne ouvrait les yeux, regardait Claudine, mais la regardait, cette fois, d'un œil intelligent.

—Ma sœur, ma sœur ! dit Claudine.

D'une voix faible Lucienne murmura :

—Claudine !

Depuis huit jours, c'était la première fois que Lucienne reconnaissait Claudine. Celle-ci poussa une exclamation de joie.

—Ma sœur ! ma sœur !

Et Lucienne, le regard lourd, encore incertain :

—Où suis-je donc ? Que s'est-il passé ?

—Tu sauras tout. Ne te fatigue pas. Ne parle pas !

Malgré cela, Lucienne faisait de vains efforts pour essayer de combler, par le souvenir, le vide qu'elle sentait dans sa vie. Son regard restait fixe. Claudine la suppliait effrayée de la crise qui se produirait peut-être lorsqu'elle se souviendrait.

Et en effet, peu à peu, la mémoire revenait à Lucienne. Elle étendit les bras vers quelque chose qu'elle seule voyait, dans une vision surnaturelle, et essaya de l'écarter,

—Non, non, ce n'est pas vrai ! Claudine ne me quitte pas, dis-moi que ce n'est pas vrai. Protège-moi.

—Non, ce n'est pas vrai, Lucienne, ne pense plus à ces choses-là. Tâche de te reposer, tâche de dormir.

Il était trop tard. Elle se souvenait.

—Pascal, Henri, ma mère !

Et elle retomba, inerte, dans son évanouissement. Quand elle revint à elle, Claudine la serrait dans ses bras.

Lucienne éclata en sanglots. C'était la crise qui devait la sauver.

Elle pleura longtemps, longtemps. Et Claudine la caressait disant :

—Pleure, ne te retiens pas, pleure, chère Lucienne.

A partir de ce jour, commença la convalescence. Lucienne était si faible que pendant les quinze jours qui suivirent elle fut obligée de garder le lit.

Toute la famille se réunissait dans sa chambre pour lui tenir compagnie. Georges n'était pas attiré là seulement par l'affection que Lucienne lui avait inspirée, mais aussi par l'amour qu'il avait pour Claudine.

Tous ces événements avaient été suivis de près par le sergent Frantz Schuller, qui écrivait sur son carnet.

« La petite Française vient de faire une grave maladie à la suite de l'exécution des deux frères. Elle avait tout vu de sa fenêtre. Maintenant elle est guérie. J'ai remarqué que depuis cette exécution, les deux officiers qui l'ont ordonnée paraissent inquiets. De ces deux officiers, l'un est le major von Graubach qui, après l'évasion du franc tireur, m'a flanqué un si rude soufflet. La mère des frères exécutés leur a prêté qu'ils mourraient en France. Est-ce cette prédiction qui les inquiète ? Peut-être, car moi aussi je ne suis pas tranquille. On m'a prêté comme à eux que je mourrais sur le champ de bataille. Alors, je ne reverrais plus ma bonne femme Catherine, ni Fritz, ni Wilhem, ni la petite Anna ? Ces chiens de Français n'en finiront donc pas avec leur guerre. En Province, on se bat de tous les côtés, ils ne se lassent pas d'être vaincus. Et ce maudit siège menace de s'éterniser. Heureusement, la femme qui nous a prêté cela était à moitié folle.

« Et puis, ce ne sont que des prédictions, je suis bête de m'y arrêter. C'est égal, j'y pense. Oh ! ma bonne femme Catherine, si je ne te revois plus ! »

Lorsque Georges de Montmayeur montait près de Claudine et de Lucienne, il s'asseyait dans un fauteuil, tout au fond de la chambre. Et là, silencieux presque toujours, il passait de longues heures à regarder et admirer Claudine.

Chaque jour qui s'écoulait augmentait son amour.

Amour singulier, nous l'avons dit, dans lequel n'entrait aucun désir, amour jaloux de malade attiré vers la beauté, vers la jeunesse et vers la force, ainsi que les papillons de nuit sont attirés vers la lumière.

Jamais un mot d'amour ne sortait de ses lèvres ; mais dans ses gestes et dans ses regards, tout criait que son cœur était plein de cette enfant et prêt à tous les sacrifices comme à tous les dévouements.

Lorsque Jean montait chez Lucienne pour savoir de ses nouvelles, lorsqu'il y restait quelques instants, la malade souffrait mille tortures, elle ne pouvait plus supporter sa vue. quand elle l'entendait frapper à la porte, si elle se trouvait seule, à ce moment avec Claudine, elle faisait un signe à celle-ci et Montmayeur, en entrant, la trouvait les yeux fermés, profondément endormie.

Alors, il s'en allait, presque aussitôt. Et Lucienne, soulagée, ouvrait les yeux.

—C'est fini, disait-elle alors à Claudine, j'ai trop souffert, je ne puis plus rester ici. J'avais trop réfugié de mes forces, vois-tu. Toutes ces abominations ont dépassé la somme d'énergie dont je suis capable. Je suis vaincue, abattue. Si je devais vivre avec ce misérable plus longtemps, je me trahirais. Ce n'est pas ma faute. J'ai fait l'impossible. Je ne pouvais pas compter, non plus, sur tant d'événements tragiques.

—Alors, ton père est perdu ?

—Perdu ! Lui, l'innocent, l'honnête homme ! Est-ce possible ? Nous l'avons sauvé une fois déjà, ne pourrions-nous pas le sauver une fois encore. Hélas ! je suis sans forces, te dis-je ? Est-ce cette maladie qui m'a abattue ? Est-ce cette guerre terrible qui m'a pris mes deux frères et qui demain, me prendra peut-être mon fiancé ? Je ne sais, mais j'ai envie de pleurer, je voudrais être morte, pour échapper à tout ce que j'ai entrepris.

—Oh ! Lucienne !

—A tout ce que je vois, à tout ce qui se passe. Je suis découragée. J'ai rêvé l'impossible. Je n'arriverai jamais à ce que je voulais. Je me suis déshonorée inutilement.

Elle pleurait.

—Cet homme est plus fort que nous, vois-tu, Claudine. Quo pouvons-nous contre lui ? Rien. Toutes ses précautions sont prises. Nous prendre corps à corps avec lui. C'était folie que de songer que cela était réalisable. Et quand je lui parle, quand je le vois si calme, lui que ce souvenir sanglant de Bourreille devrait terrifier, je me dis qu'il vaudrait peut-être mieux le tuer, pour le punir. Oui, je t'assure que j'y ai songé. Et cependant cet homme a des remords. Un jour je l'ai surpris, rêvant tout haut. Que faire ?

—Attendre, Lucienne, attendre.

—Attendre, ah ! si l'on pouvait, mais la vie de Doriat n'est-elle pas en jeu ! Que fera-t-on de lui quand le sursis sera écoulé ? Aura-t-on l'horrible courage de l'envoyer une seconde fois à l'échafaud ? Et, cette fois, personne ne se présentera plus pour le sauver ! Et, si l'échafaud lui est épargné, n'est-ce pas les travaux forcés à perpétuité qui l'attendent ? Et cela bientôt, dans quelques semaines. Mon Dieu ! mon Dieu !

Claudine n'avait pas le courage de la consoler, et d'essuyer les larmes de sa sœur ; il y avait une bonne raison pour cela, c'est qu'elle pleurait aussi.

—Crois-tu, Claudine, qu'il y ait au monde un plus atroce supplice que celui-là ! Voir condamner un honnête homme, voir triompher le coupable. Connaître l'innocence de l'un, le crime de l'autre, et avoir les mains liées, la bouche fermée. Être obligée de dévorer ses larmes, de ne rien dire de toutes les paroles vengeresses qui vous montent aux lèvres. Être complice de ce crime par le silence. En accepter, par impuissance et lassitude, les plus épouvantables conséquences. Non, non, il n'y a pas de plus atroce supplice.

—N'avons-nous pas fait tout ce qui était possible, ma sœur ? Nous avons dit la vérité aux juges et les juges ont cru à nos paroles, puisque Doriat est vivant.

—Mais aujourd'hui, aujourd'hui...

—Ne te déssole pas. Tu as besoin de tout ton courage.

—Ah ! du moins, je ne partirai pas de cette maison sans cracher à la face de ce misérable mon horreur et mon mépris.

—Garde-t'en bien ! Qui sait si quelque événement ne nous viendra pas en aide ? Notre supériorité sur lui vient de ce qu'il ne croit pas que nous connaissons le secret de son crime. Ne nous enlève pas cette supériorité. Montmayeur sera puni, j'en suis sûre. crois-moi.

—Tu gardes ta confiance en l'avenir, toi ?

—Oui.

—Moi, non.

Elles se turent. Mme de Montmayeur entra. Elle s'informa si Lucienne n'avait besoin de rien, puis s'installa pour toute la soirée auprès des deux sœurs.

Il était très tard dans la nuit quand elle sortit. Mais au lieu de rentrer chez elle, comme elle faisait tous les jours, elle descendit, traversa le jardin clos de murs et sortit dans le bois.

La nuit s'écoula. Elle fut calme, les batteries se taisaient. Claudine s'endormit auprès de Lucienne, mais sa préoccupation la réveillait à de courts intervalles.

Elle se penchait près de sa sœur et si celle-ci veillait, elle l'interrogeait :

—Veux-tu boire ? N'as-tu besoin de rien ?

Pendant qu'elle était ainsi réveillée, elle entendit tout à coup, pas bien loin, mais cependant en plein bois un coup de fusil, un seul, auquel répondit un autre coup, un seul également. Cela n'était pas rare, pendant l'hiver terrible, et cependant ces deux coups résonnèrent dans le cœur de Claudine.

—Pourquoi ? se dit-elle.

Une heure s'écoula. Elle ne s'était pas rendormie. Elle prêta l'oreille. Tout à coup, il lui semble apercevoir le bruit de la porte de la maison sur la campagne. Puis, ce sont des pas dans l'escalier, des pas lents, lourds. Et ce sont aussi des plaintes.

—Qui donc est là ? se dit l'enfant.

Elle écoute encore. Les plaintes ont cessé, mais l'on monte toujours l'escalier. Et tout à coup, une masse vient s'écraser contre la porte de leur chambre. Lucienne se réveille en sursaut.

(A suivre.)